



DENIS MONETTE

La
veuve
du boulanger

roman

Les Éditions
LOGIQUES

Denis Monette

La veuve du boulanger

roman

Les Éditions
LOGIQUES
Une société de Québecor Média

PROLOGUE

Samedi 9 juillet 1955, il faisait beau à Montréal, comme un peu partout à travers le Canada. À huit heures trente pile, monsieur Bigras mettait la clef dans la porte de son salon de barbier, rue Sainte-Catherine à l'angle de la rue Saint-André, au sous-sol d'un immeuble où il occupait un local depuis vingt ans, sinon plus. Ti-Père Allaire le suivait de près, il voulait être le premier sur sa chaise pour son presque « rase bol » tous les deux mois. Un petit salon peu garni, deux chaises professionnelles, dont l'une louée à Fred qui allait arriver vers midi, comme de coutume. Deux lavabos, une salle de toilette, six chaises d'attente, et une machine à boules dans un coin pour les habitués qui en dépendaient et qui pouvaient gagner cinq dollars tout au plus avec un cinq en ligne dans plusieurs sens, comme au bingo. Une machine qui ne rapportait à Bigras qu'un léger pourcentage des gains, mais néanmoins suffisant pour payer la femme de ménage une fois tous les quinze jours. À peine avait-il promené le rasoir sur les quelques poils de Ti-Père, qu'un bel homme dans la trentaine, vêtu d'un complet avec chemise et cravate, faisait son entrée :

— Tiens ! Si c'est pas l'avocat qui s'amène ! Viens pas me dire que t'as encore besoin de mes services avec tous les salons huppés que tu peux fréquenter ?

— Fidèle à vous comme l'est mon père, monsieur Bigras. D'ailleurs, il me prie de vous saluer de sa part. Je ne suis pas un régulier comme lui, vous le savez, mais lorsque je suis dans le coin...

— Où t'en vas-tu, habillé comme une carte de mode un samedi matin ? Aux noces ?

— Non, et j'avoue que j'ai chaud avec le complet sur le dos, mais j'ai un client à rencontrer et ça semble urgent. Je vais enlever au moins le veston pour éviter d'avoir des cheveux dessus, même si j'ai seulement besoin d'une petite trime autour des oreilles et un peu dans le cou. Pour être propre, pas plus. J'aime pas avoir les cheveux trop longs, ça fait négligé.

— J'ai tout compris, pis t'en fais pas pour ta chemise, j'vais bien te la brosser, y'aura pas un poil dessus. J'aurais fait pareil avec le veston...

— Je n'en doute pas, monsieur Bigras, mais juste au cas... En attendant, je vais parcourir un dossier pendant que vous allez finir avec monsieur.

— Ti-Père avec ses quatre poils, ça va pas me prendre plus que cinq minutes ! J'lui rase la nuque pis j'le revois dans deux mois ! Pas vrai, monsieur Allaire ?

Le vieux se contenta de sourire de ses dents jaunes et croches quand, au même moment, dans l'embrasure de la porte, Nicolas put apercevoir la plus remarquable femme qui soit. Joli sourire, chandail rose à manches courtes qui lui moulait la poitrine, jupe blanche évasée retenue d'un

ceinturon rose, bas de soie, sandales blanches à talons hauts sans courroies... Bien tournée, mince et svelte, les cheveux châains et longs retombant sur ses épaules, yeux noisette, lèvres roses, elle n'eut pas le temps de dire un mot que le barbier s'écria :

— Ben, pour d'la belle visite à matin, j'suis gâté ! Deux belles personnes en même temps !

— Je voulais juste vous dire bonjour, monsieur Bigras, je reviendrai vous jaser sur l'heure du dîner, lundi ou mardi. Il faut que je me sauve, les retards sont peu appréciés au travail.

— Alors, vas-y, ma belle, c'est pas le temps de perdre ta job, ta mère serait pas contente. En passant, elle va bien ? Ta sœur aussi ?

— Oui, tout le monde va bien, on causera de tout ça lundi, vous avez de la clientèle et moi, il me reste dix minutes pour me rendre au magasin. Bonne journée !

— À toi aussi, et n'oublie pas de revenir, ça m'fait toujours plaisir.

L'avocat, subjugué par l'incroyable beauté de la jeune femme, avait tenté de lui adresser un sourire, mais c'était à peine si elle lui avait jeté un coup d'œil. Sans doute intimidée par l'allure vestimentaire de Nicolas Delval, un samedi matin. Dès qu'elle fut sortie du salon, l'avocat déposa son dossier sur ses genoux et demanda au barbier :

— Ça vient d'où, une pareille beauté, monsieur Bigras ? Tombée du ciel ?

— C'est vrai qu'elle est belle, la p'tite veuve. Des yeux à faire pâmer les hommes... Un beau brin de fille !

— Vous avez dit veuve ? J'ai bien compris ?

— Oui, c'est la veuve du boulanger... Depuis cinq ans, maintenant.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Une longue histoire. Pas vrai, Ti-Père ?

— Oui, ça pourrait prendre une journée pour vous la raconter. Va vous falloir revenir.

Nicolas allait s'enquérir davantage de la superbe inconnue lorsqu'un autre client, ventru cette fois, entra pour dire à Ernest Bigras :

— Bon ! Juste un autre client avant moi ? J'attends !

— Ben, t'auras pas l'choix, Roméo. Chez le barbier, ça s'passe comme ça, premier arrivé, premier servi. Tiens, c'est fait, Ti-Père ! C'est à ton tour, « monsieur l'avocat ».

— Ne me gênez pas, vous, appelez-moi par mon prénom comme dans le temps. Savez-vous que ça fait quinze ans que je viens ici assez régulièrement ?

— Oui, c'est ton père qui t'avait emmené. Lui, je le connais depuis longtemps, je l'avais rencontré à l'hôpital pendant que ton grand-père se mourait, pis mon père à moi, aussi. On avait passé des jours à les veiller, nos paternels, puis ils étaient partis presque en même temps. On n'était pas du même rang, ton père pis moi. Un avocat comme lui pis un barbier comme moi, ça pas étudié ensemble. Mais il était venu faire son tour au salon pas longtemps après et il m'avait adopté pour ses cheveux comme pour sa barbe. Tu connais la suite, non ? Un régulier depuis, et toi de temps en temps, quand tu passes dans le quartier.

— J'aimerais venir plus souvent, mais je voyage, je plaide à l'extérieur aussi. Mon père, à la retraite maintenant, a toutes ses journées libres, lui.

— Oui, pis j’pense qu’y s’ennuie parce que, quand y vient ici, y veut plus partir. Y vient même manger au *snack bar* avec moi. Deux personnalités, ton père : une pour chez vous, une autre pour ici. Mais il a pris sa retraite trop jeune, moi, j’aime mieux attendre encore, j’veux pas passer mes journées à m’tourner les pouces. J’suis pas un liseur comme ton père, j’ai pas beaucoup de passe-temps, sauf aller aux vues au cinéma Champlain, pas loin, quand ma femme veut bien, et c’est pas fréquent. Mais, tu sais, ce fichu Paul-Henri ! Ton père ! J’ai pas encore réussi à lui faire boire une bière ! Juste du cognac pour lui, et pas le moins cher... Pas beaucoup cependant, un ou deux p’tits verres, à cause de ses ulcères.

— Oui, pas toujours en forme, le paternel. Le docteur lui interdit tout ce qui est acide, l’alcool aussi, mais son p’tit cognac le matin et à l’occasion, pas question de s’en priver, il dit que c’est un tonique.

— Ben là, regarde dans le miroir, ça t’convient ce p’tit balayage que j’t’ai fait ?

— C’est parfait, monsieur Bigras ! Vous avez le ciseau précis.

Nicolas se leva, tourna le dos au gros monsieur qui se levait pour prendre sa place, et murmura au barbier :

— Dites-moi, est-ce que je peux vous appeler ce midi ?

— Bien sûr ! À propos de quoi ?

— À propos de la jeune femme, de la petite veuve, comme vous l’appelez.

— Dis-moi pas qu’elle t’intéresse, Nicolas ? C’est pas tout à fait de ta classe... Pour être belle, oui, mais pour l’instruction...

— Juste une question avant que je parte, est-ce qu'elle a des enfants ?

— Non, aucun. En cinq ans de mariage, le bon Dieu leur en a pas donné. À moins que l'boulangier, par rapport aux capacités... Ou elle... Non, faut pas calomnier, ce serait pas catholique.

— Bon, je vous téléphone vers midi et dix pour un petit interrogatoire, pas plus.

— Comme en procès ! s'esclaffa le barbier. Pas sûr de répondre à toutes tes questions, moi ! ajouta-t-il en riant.

La veuve du boulanger

Gervaise, veuve à vingt-deux ans d'Auguste Mirette, le boulanger du quartier, rencontre par un curieux hasard Nicolas Delval, un avocat de renom, qui s'en éprend dès qu'il l'aperçoit tellement sa beauté le chavire. Empressé, il fait tout pour la revoir. Puis, follement amoureux, il en informe sa famille de Westmount. Ses parents comme ses deux sœurs sont offensés de le voir fréquenter une veuve d'un quartier populaire. Faisant fi de leurs commentaires, Nicolas épouse secrètement Gervaise et tente de l'intégrer au sein de la bourgeoisie dont il fait partie. Mais la jeune femme est mal acceptée par cette famille qui la regarde de haut, surtout Charlotte et Josiane, ses belles-sœurs, qui la méprisent et la rejettent dès son arrivée. Le temps passe, l'amour semble résister à toutes les embûches, jusqu'à ce que le couple en vienne à se détruire.

Gervaise, de nouveau seule, s'engage alors dans un chemin qui la conduira elle ne sait où... Dans les bras de Jean-René, le neveu de son mari ? Ou dans ceux d'un autre ? Ce qu'elle ne cherche pourtant pas, se contentant de l'amour de sa propre famille et de son travail pour noyer ses déboires. Mais le destin, une fois de plus, en décide autrement...

Denis Monette a vendu à ce jour plus d'un million d'exemplaires de ses romans. Maître du *best-seller*, il a su conquérir un lectorat qui ne cesse de s'accroître. Depuis ses recueils de billets jusqu'au récit de son enfance et aux multiples romans qui ont suivi, on ne peut que s'imprégner de la sensibilité de sa plume qui va droit au cœur. ***La veuve du boulanger*** est son vingt-quatrième ouvrage.



ISBN 978-2-89644-025-2



9 782896 440252

Groupe
Livre
Québecor Média